

Apprendre à lire n'est pas bien difficile. Mais c'est très sérieux.

Il suffit, pour cela, d'apprendre à écrire et à lire les lettres une à une, dès la maternelle, puis d'apprendre à les assembler les unes avec les autres, en retenant progressivement les conventions quelquefois bizarres qui font de notre langue écrite ce qu'elle est.

Apprendre à lire n'est devenu difficile que depuis le passage aux affaires de la lecture d'un certain M. Foucambert, aidé de Mme Charmeux, mis en pages par M. Bentolila qui ont réussi tous trois, dans les années 70, à imposer à toute l'éducation nationale que lire n'étant pas déchiffrer, il ne fallait point apprendre les lettres. Se sont alors imposées de véritables méthodes de non-lecture.

Comme, depuis, la quasi-totalité des chercheurs, inspecteurs, professeurs d'IUFM et autres conseillers divers, ne sont devenus ce qu'ils sont, qu'en souscrivant et en jurant fidélité à ce principe sans nom qu'il ne faut point apprendre les lettres, le pays entier est entré dans une période de marasme culturel grave : le nombre de lecteurs courants va s'amenuisant; et la discussion sur les méthodes de lecture s'épaissit d'année en année d'instructions complexes plus ou moins obligatoires qui rendent fumeux tout raisonnement sur la question.

Seulement les parents d'élèves, eux, tout en bas de l'escalier, constatent les échecs, les difficultés, les souffrances quelquefois, des enfants victimes de cette inepte dogmatique. Ils trouvent des mots pour dénoncer la coupable : c'est la « méthode globale » puisque tous les mauvais manuels font lire immédiatement, directement et globalement, des mots entiers aux lettres inconnues.

La description de l'apprentissage de la lecture est pourtant, effectivement, une affaire bien complexe, qu'il vaudrait mieux confier aux professionnels que devraient être les enseignants. Car l'éducation n'est qu'un artisanat, quelquefois un art, mais absolument pas une science. Ce sont les enseignants de CP qui savent apprendre à lire à des petits élèves malgré les méthodes ineptes. Tout ce que les faux-chercheurs et les pseudo-scientifiques de l'éducation avancent aujourd'hui en résultats, statistiques colorées ou livres de vulgarisation n'est que justification *a posteriori* des adaptations qui ont été nécessaires pour faire avaler les folies de la non-lecture. Ainsi, la lecture et l'écriture sont à la fois analytiques et synthétiques, alphabétiques, syllabiques et quelquefois même globales, et beaucoup de méthodes, quelquefois très personnelles, permettent aux maîtres et maîtresses de CP d'apprendre à lire à leurs élèves; à partir du moment où, assez vite, les élèves apprennent à lire et à écrire les lettres une à une et à les assembler. C'est un travail passionnant et exigeant pour les élèves, mais routinier et précis pour les enseignants. C'est tout un métier en soi que les faux chercheurs récents ont encombré de volumineux pré-requis inutiles, et d'exigences ubuesques qui rendent finalement impossible l'apprentissage visé.

Cette question technique, artisanale, a été maquillée en une affaire politique, idéologique, avec de la droite et de la gauche, des gentils et des méchants, à tel point que les syndicats majoritaires et les deux grosses associations de parents d'élèves ont pris fait et cause pour la défense ouverte des méthodes qui n'apprennent pas à lire, et qu'ils ont aidé à imposer depuis trente ans. Les uns, comme les autres, sortent de leur rôle et bafouent ici ouvertement les intérêts de leurs mandants. Les parents ont intérêt privé et collectif à ce que leurs enfants apprennent bien à lire. Les enseignants ont intérêt matériel et moral à la liberté pédagogique, qui les autorise à modifier leur façon de faire en vue de meilleurs résultats, qui les autorise à choisir eux-mêmes la plus efficace façon de faire.

Cela fait maintenant bien plus de trois ministres, influencés par leurs électeurs, qui sont venus user leur notoriété pour régler enfin cette maudite histoire de lecture, connue de tous. Mais rien n'a bougé : la corporation syndicalo-administrative bloque tout frémissement, empêche tout changement. C'est une crise d'état-major dans un ministère corporatiste où l'administration est majoritairement issue du syndicalisme pédagogue.

Il suffirait pourtant d'une campagne de formation aux véritables méthodes de lecture qui sont assez diverses. Il suffirait de rendre les méthodes libres, tout en mesurant effectivement leurs résultats en fin de CP -et pas en début de CE1, où c'est trop tard. Mais pour obtenir ce petit changement de structure qui arrangerait tout, il faut s'opposer de front au corps des fonctionnaires d'autorité qui l'empêche. Et on ne peut pas confier la résolution d'un trouble à ses auteurs; on ne peut pas confier la guérison du malade à son fossoyeur.